

## LETTRES PARISIENNES

—  
XV

POUR ET CONTRE

I. François Y., ancien négociant, *Grand-Hôtel* à Paris, à Vincent Z., ingénieur en retraite, à Chambéry (Savoie).

CHER VIEIL AMI,

Je vous plains davantage de vos rhumatismes et de vos habitudes, hélas ! forcé de sédentaires, depuis que j'ai revu Paris. Volontiers, je vous dirais : *pende-toi*, comme Henri IV à Crillon après Arques, si je ne voulais plutôt espérer qu'une accalmie survenant, vous pourriez refaire comme moi—après vingt ans de province—ce beau voyage à la découverte ; car, tel que vous me voyez, mon cher camarade, il me semble que je viens de découvrir Paris.

\* \*

Qu'était, en effet, le Paris d'autrefois, le Paris que nous connaissions, auprès de celui que M. Haussmann vient de nous faire ! et comment, en face de telles merveilles, l'opinion a-t-elle seulement osé soupçonner un regret et bourdonner une critique ?

Il faut que le Parisien soit frondeur comme il l'est, et badaud et crédule, pour ne pas dresser des statues à ce dictateur de génie, qui fut le préfet de la Seine. Et pour l'avoir blackboulé comme il l'a fait aux dernières élections, il faut que ce soit toujours le même peuple, à propos duquel Mathieu Marais écrivait, il y a à peine cent ans : On ne veut pas pour le Roi de l'Infante de Portugal, parce que le père est un peu fou ; on ne veut pas non plus de la princesse de Hesse-Rhinfeld, parce qu'on dit que sa mère accouche alternativement d'une fille et d'un lièvre.

\* \*

Ainsi, on fera tout croire au Natural des bords de la Seine, sauf qu'il est—grâce à l'un de ses préfets—le citoyen le mieux logé et le mieux installé qui soit au monde.

Dites-lui que Paris est le caravansérail de la civilisation et l'hôtellerie de l'univers, il en conviendra ; ajoutez que Paris est le cerveau de la France, il applaudira ; mais demandez-lui de sacrifier quelques rues infectes et d'effondrer quelques vieux murs ; parlez-lui de contribuer aux frais de cet hygiène, de ces commodités, de cette sécurité, de ces magnificences, il rechigne à payer, se fait tirer l'oreille, crie bien haut que cela ne peut pas durer toujours comme ça ; puis, il finit par délier sa bourse ; car, par dessus tout, il lui est doux de n'avoir à s'occuper de rien.

\* \*

Entre-nous, mon cher ami, le nouveau Paris est tout simplement incomparable. Nous n'irons jamais à la messe dans une église plus belle que Notre-Dame, restaurée par Viollet-Leduc ; on ne fera jamais un trait-d'union architectural comme le nouveau Louvre, hélas ! maintenant privé des Tuileries ; les malades n'ont jamais eu de refuge comparable au nouvel Hôtel-Dieu, qui est un palais ; et quand je regarde les nouveaux ponts qui ont enjambé la Seine, les quais qui l'endignent, les palais qui s'y mirent, le Trocadéro rectifié qui y incline ses pentes, et ces lignes de points lumineux qui y tremblent, le soir, comme de mouvantes et humides étoiles... je ne m'étonne plus que le fleuve descende si lentement au milieu de ces splendeurs, et qu'il pousse si paresseusement ses eaux vertes contre les chaussées où se dresse un pareil spectacle.

\* \*

Des quartiers neufs ont surgi dans les terrains vagues qui avoisinaient la porte Maillot ; et ailleurs, toutes ces bicoques, tanneries, brasseries, baraques d'ouvriers, cabarets borgnes, ont été détruits, rasés, remplacés par des artères magistrales plantées d'arbres, ornées de *squares*, bordées de maisons à balcons et à six étages.

Plus de lignes brisées, plus de ces échelons de rues infectes qui déconcertaient l'étranger... Mais la sereine, la correcte, l'auguste ligne droite : celle qui rend

inutile les barricades aux jours d'émeute, et met les communalards sous la gueule des canons. Et à ce propos, mon cher ami, je trouve qu'on a trop peu remarqué à quel point la transformation de la capitale a facilité à MacMahon et à ses troupes la reprise de Paris sur les insurgés du 18 mars.

\* \*

Enfin, mon cher ami, je dois vous dire qu'à votre prochain séjour à Paris, vous achèterez les légumes et la viande dans un palais de fer et de verre, qui sont les halles centrales ; que vous aurez vingt belles églises de plus pour prier Dieu ; des fontaines à tous les angles de rues pour vous rafraîchir ; les Buttes-Chaumont, le parc Monceaux, le bois de Boulogne pour vous promener, le nouvel Opéra pour y entendre les chefs-d'œuvre de la musique française, des tramways sur toutes grandes lignes et un chemin de fer de ceinture pour vous porter à tous les points extrêmes du périmètre parisien.

Avec cela, plus de passages fangeux comme dans le quartier Saint-Marceau et aux environs de la place Maubert, plus d'égoûts engorgés et de voiries écœurantes, plus de ruisseaux bordés de masurettes lépreuses et pectinés par ces êtres ambigus qu'on eût pu prendre pour des revenants de Gomorrhe, plus de ces hangars ébréchés où des chiens savants se battaient avec des singes impudiques, et bientôt plus de ces grands cimetières trop rapprochés de Paris pour ne pas l'infester... partout, l'air, la lumière, l'arrosage, la verdure, l'hygiène, le luxe, la sécurité !

\* \*

Et voici que l'on profite maintenant, mon cher ami, de ce Paris nouveau, large, étincelant, salubre, dû à ce préfet si vilipendé, si chansonné, si chargé de tous les péchés de l'Israël impérial. Et voici que nos édiles républicains sont en train de reprendre les plans de ce réactionnaire, démolissant et bâtissant eux aussi, versant à leur tour des torrents de poussière sur leurs obscurs blasphémateurs, et étant d'avis qu'à Paris—suivant l'expression d'un député qui n'a eu que ce mot célèbre—*quand le bâtiment va, tout va*.

Leur châtimement sera d'achever précisément ce qu'Haussmann avait commencé et poursuivi sous leurs malédictions, de le copier, de le dénaturer peut-être ; car, en vérité, comme on l'a dit : "Dieu est Dieu, et M. Haussmann était son préfet de la Seine." Signé : Y.

II. Fabien K., chanoine honoraire, *Hôtel du Bon-Lafontaine* à Paris, à Alexandre D., vice-président de la société des antiquaires à Nîmes.

MON CHER ONCLE,

Je vous plains moins de n'avoir pu refaire avec moi ce voyage de Paris, depuis que je vois de mes yeux les ineptes changements et les outrageantes mutilations qu'on a fait subir à cette capitale.—*Rome n'est plus dans Rome*, disait le héros tragique, *elle est toute où je suis*. Paris également n'est plus dans Paris, d'où l'a expulsé le roi des terrassiers de la Seine ; il est tout dans les livres, dans les tableaux, dans l'histoire, dans le souvenir de quelques fidèles qui, comme vous, mon cher oncle, l'avaient assez compris pour l'aimer.

\* \*

Quand Esdras et Néhémie réoccupèrent Jérusalem au retour de Babylone, ils furent navrés—l'Écriture en témoigne—de n'y trouver que des ruines. Eh bien, je ne sais s'ils n'eussent pas gémi mille fois plus encore, si, écartant les ronces et relevant les pierres moussues, M. Haussmann, pendant leur absence, y eût exercé son génie et fait surgir ses embellissements ! *Dotires mori quam fideri*, comme vous le disiez souvent en traduisant ainsi : Plutôt les ruines que la profanation ! et M. Haussmann, mon cher oncle, sous prétexte de confortable et d'utilité, profane réellement tout ce qu'il touche.

L'utilité ! le jour où la langue humaine a prononcé ce mot, les dieux s'en sont retournés au ciel en pleurant !

\* \*

L'homme, lui, le Parisien, reste encore sur la terre ; mais logé comme il l'est maintenant dans cette capitale, peut-on dire qu'il y soit chez lui ?

Cette grande caserne de pierre qui s'étend uniforme tout le long des rues, avec ses fenêtres toutes semblables et ses balcons alignés, est-ce donc là une maison, un foyer, une demeure de famille ? Non, ce n'est qu'une hôtellerie, où le Parisien a son numéro ; et dans l'interminable escalier qui y accède, toute une population d'étrangers le convoie sans lui parler, sans le connaître, mais non sans le gêner beaucoup. Le palier, c'est-à-dire le seuil même de sa porte, ce seuil si cher aux anciens, ne lui appartient même pas, et quand le loquet retombe derrière lui, le voilà déjà en quelque sorte sur la voie publique.

\* \*

Au moins sera-t-il tranquille dans ses appartements, c'est-à-dire dans le tiers ou le quart d'étage qu'il habite ? Nullement ; car ces papiers peints et ces glaces ne recouvrent que de grêles murailles, par où s'épanchent tous les bruits du voisinage : bruit du billard d'en haut, bruit du piano d'en bas, bruit du ménage d'à côté, bruit des rires, des pleurs, des chants, des altercations de toutes les cases qui confinent à la sienne.

Et voilà comment M. Haussmann entend nous élever ce qu'un de ses amis politiques a appelé *le mur de la vie privée* !

\* \*

Oh ! sa bonne vieille maison d'autrefois, avec ses murs de refend, son ampleur, son isolement discret, ses commodités sans luxe ! que ne ferait pas le Parisien pour la ravoir ! et comme volontiers il rendrait au préfet de Paris ses munificences !

—Monsieur, monsieur, criait une petite mendicante en courant après un passant qui venait de lui faire l'aumône, je vous rapporte votre pièce, elle est fausse.

—C'est très-bien, mon enfant, dit l'autre ; eh bien, garde là, en récompense de ton honnêteté.

M. Haussmann ne raisonne pas autrement et ne reprend jamais ses dons, si funestes que l'expérience les révèle.

\* \*

J'étais sorti de mon hôtel, mon cher oncle, espérant qu'au moins l'extérieur aurait été moins abîmé que l'intérieur, et que les monuments et les délices séculaires de la bonne ville de Paris auraient été épargnés.

Mon erreur n'a pas été de longue durée. Le Luxembourg, cet Eden de Paris, a été aussi mutilé ; et la Pépinière a fait place à un ingénieux système de rues qui vient de jeter à travers ce nid de verdure et de roses, une double haie de boutiques et de cafés. A quelques pas de là, des casernes.

Des casernes, bon Dieu ! des casernes ! Le charmant voisinage pour les malades qui viennent là se chauffer au soleil, pour les savants qui y viennent méditer, les artistes qui y viennent rêver, pour les mères de famille qui y viennent allaiter ou promener leurs enfants !...

\* \*

Partout, d'ailleurs, des abattis de vieilles rues qui avaient leur cachet et leur histoire, et des alignements de boulevards avec trottoirs en bitume, plantation d'arbres quadrangulaires, colonnes murales, *trinkhall* et tout le shiboleth de la vraie civilisation. Partout des *squares* étriés pour remplacer les immensités fleuries et verdoyantes, partout des bassins.

M. le préfet de la Seine n'a pas pu faire une place, une avenue, un espace vide, sans être saisi de l'irrésistible envie d'y creuser une cuvette avec un petit jet d'eau au milieu. Bientôt, on ne verra plus que ces aimables petits monuments renforcés d'églises de mauvais goût, comme St. Augustin et la Trinité, de terrasses chauves et aveugles comme le Trocadéro, de promenades d'un style prétentieux et maniéré comme les Buttes-Chaumont, d'hôpitaux sans cachet monumental comme l'Hôtel-Dieu, et alors sans doute, la vieille Lutèce n'aura plus rien à envier à Chicago, la merveille des Amériques !...

\* \*

Non, vous ne voudriez plus vivre à Paris, mon cher oncle, et—chose plus grave—vous ne voudriez plus y mourir.

Apprenez, en effet, que les beaux cimetières historiques que vous aimez vont être fermés, puis éventrés et vendus en détail, et que l'on va créer, à six lieues d'ici, une nécropole qui sera le Botany-Bay des Parisiens décédés, lesquels seront transférés par un chemin de fer spécial à leur dernière demeure.

Car, aux yeux de nos édiles, la mort fait tache dans l'élégance et le luxe du Paris moderne, du creuset où les riches étrangers viennent gaiement fondre leurs lingots. Notre capitale est devenue l'hôtellerie du monde ; et le maître d'un hôtel bien tenu, on le sait, ne souffre pas qu'on meure chez lui. Le préfet et la municipalité ne peuvent empêcher qu'on meure ; mais ils ne veulent plus que l'on y soit enterré... Cela discréditerait leur établissement.

\* \*

Voilà pourquoi, mon cher oncle—et nullement à cause de la salubrité, qui n'est qu'un prétexte—le culte des morts, si touchant à Paris et si traditionnel en France, va prendre fin, les tombeaux allant se trouver désormais hors de portée pour les visiteurs, et Méry-sur-Oise couvrant nos défunts à la fois de terre et d'oubli.

Heureux si, plus utilitaire encore que celle qui nous régit, une autre municipalité parisienne ne condamne pas nos restes à la crémation, qui nous est déjà signalée comme la sépulture de l'avenir ; en attendant qu'on voie naître chez nous les us et coutumes de ces intéressantes tribus qui accommodent leurs morts aux épices et au vinaigre !

Signé : FABRIEN K.

Pour copie conforme :

TH. B. DE LA GUERCHÈ.

L'ANGE GARDIEN

C'était au beau temps des bals masqués de l'Opéra, alors que les abords du palais de la danse regorgeaient de curieux venus là pour apostropher les masques et les dominos qui passaient dans les fiacres comme des fantômes.

Ce soir-là, Jean-Gabriel de Saint-Yve attendait devant une table d'un café voisin que l'heure sonnât pour faire sa première entrée à l'Opéra. Cravaté de blanc, rasé de frais, et joli comme un cœur, ce n'était pas sans une certaine émotion qu'il regardait passer devant lui cette foule nocturne d'où partaient mille cris étranges, à peine humains ; les masques, tout crottés, se faufilaient au milieu des habits noirs et, dominant cette foule inquiète, les deux gardes municipaux à cheval, immobiles, droits comme des statues, présidaient sans sourcilier à cette bacchanale. On aurait dit deux spécimens de la statue du Commandeur regardant avec dédain tous ces sombres dominos à la recherche de quelque pâle Don Juan ; je parle de Don Juan moderne, vieux avant l'âge, pour lequel Mozart n'aurait trouvé que des airs d'enterrement.

Jusqu'ici Gabriel ne s'expliquait pas bien quel attrait pouvait avoir cette façon de passer sa nuit, et il lui fallut se faire résistance pour ne pas se sauver loin de tout ce bruit et s'aller tranquillement coucher chez lui.

Quand il eut traversé la rue Le Peletier au milieu des huées des gavroches qui l'attendaient au bord du trottoir, il fut tout dépaysé, en arrivant au guichet du théâtre, de sentir les yeux des dominos braqués sur lui ; il est bien certain qu'on éprouve un serrement de cœur à se trouver au milieu de ce monde à demi fantastique ; le loup semble vous poser une énigme, il vous attire, il vous inquiète, et une fois que vous vous êtes laissé aller à sonder le mystère, rien n'est plus difficile que de l'abandonner sans avoir deviné. Aussi, Gabriel faisait-il tout son possible pour ne pas fixer trop longtemps un domino plus qu'un autre.

En montant le grand escalier, il vit passer près de lui un domino bleu ciel dont